

# Via Veritas

-- L'Athéisme - Des références incontournables - Textes intégraux --

Textes intégraux



## **Julien Offroy de La Mettrie - L'Homme-machine**

Publié le mercredi 6 septembre 2006

Modifié le lundi 4 septembre 2006

Fichier PDF créé le mercredi 6 septembre 2006

### **Résumé :**

Au 18ème siècle un plaidoyer pour le matérialisme.




[Julien Offroy de La Mettrie](#) (1709-1751), médecin et philosophe français fit scandale à son époque par ses pensées matérialistes et hédonistes.

## L'HOMME-MACHINE

*Oeuvres philosophiques de M. de La Mettrie, Amsterdam, 1753, 2 vol.*



Julien Offroy de la Mettrie

-  Avertissement de l'imprimeur
-  Epître dédicatoire « A Monsieur Haller, Professeur en médecine à Goettingue ».
-  L'Homme-Machine

### Avertissement de l'imprimeur

On sera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci. Je ne l'aurais certainement pas fait, si je n'avais cru la religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverser ; et si j'eusse pu me persuader qu'un autre imprimeur n'eût pas fait très volontiers ce que j'aurais refusé par principe de conscience. Je sais que la prudence veut qu'on ne donne pas occasion aux esprits faibles d'être séduits. Mais en les supposant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avait rien à craindre pour eux. Pourquoi être si attentif, et si alerte à supprimer les arguments contraires aux idées de la Divinité et de la religion ? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le leurre ? et dès qu'il commence à douter, adieu la conviction et par conséquent la religion ! Quel moyen, quelle espérance, de confondre jamais les irréligionnaires, si on semble les redouter ? Comment les ramener, si en leur défendant de se servir de leur raison, on se contente de déclamer contre leurs moeurs, à tout hasard, sans s'informer si elles méritent la même censure que leur façon de penser.

Une telle conduite donne gain de cause aux incrédules ; ils se moquent d'une religion, que notre ignorance voudrait ne pouvoir être conciliée avec la philosophie : ils chantent victoire dans leurs retranchements, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la religion n'est pas

victorieuse, c'est la faute des mauvais auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume ; qu'ils se montrent bien armés ; et la théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi faible rivale. Je compare les athées à ces géants qui voulurent escalader les cieux : ils auront toujours le même sort.

Voilà ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime ; ni même de dire mon sentiment sur les raisonnements qu'on trouvera dans cet écrit. Les connaisseurs verront aisément que se ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'âme avec le corps. Si les conséquences, que l'auteur en tire, sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une hypothèse pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire ? Mais, s'il m'est permis de supposer ce que je ne crois pas ; quand même ces conséquences seraient difficiles à renverser, on n'en aurait qu'une plus belle occasion de briller. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire .

## **A Monsieur Haller , Professeur en médecine à Goettingue**

Ce n'est point ici une dédicace ; vous êtes fort au-dessus de tous les éloges que je pourrais vous donner ; et je ne connais rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un Discours académique. Ce n'est point une exposition de la nouvelle méthode que j'ai suivie pour relever un sujet usé et rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite ; et vous jugerez au reste si votre disciple et votre ami a bien rempli sa carrière. C'est le plaisir que j'ai eu à composer cet ouvrage, dont je veux parler ; c'est moi-même, et non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime volupté de l'étude. Tel est le sujet de ce Discours . Je ne serais pas le premier écrivain, qui, n'ayant rien à dire, pour réparer la stérilité de son imagination, aurait pris un texte, où il n'y en eut jamais. Dites-moi donc, double enfant d'Apollon, Suisse illustre, Fracastor moderne , vous qui savez tout à la fois connaître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer : savant médecin, encore plus grand poète, dites-moi par quels charmes l'étude peut changer les heures en moments ; quelle est la nature de ces plaisirs de l'esprit, si différents des plaisirs vulgaires... Mais la lecture de vos charmantes poésies m'en a trop pénétré moi-même pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'homme, considéré dans ce point de vue, n'a rien d'étranger à mon sujet.

La volupté des sens, quelque aimable et chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment reconnaissante d'un jeune médecin français, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui faut un certain temps pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes ! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non seulement sa jouissance augmente les désirs ; mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit longtemps, et cependant plus vite que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la volupté de l'esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'esprit est au-dessus du corps ? L'esprit n'est-il pas le premier des sens, et comme le rendez-vous de toutes les sensations ? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de rayons, à un centre qui les produit ? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un coeur que l'amour de la Vérité enflamme, se trouve tout à coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son temple par la raison et la sagesse ! quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les esprits !

Passons en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux âmes vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne sont-ils pas ? Le temps, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les éléments, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La Nature entière est son aliment, et l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

Tantôt c'est la poésie ou la peinture ; tantôt c'est la musique ou l'architecture, le chant, la danse etc., qui font goûter aux connaisseurs des plaisirs ravissants. Voyez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'opéra ; pâle et rouge tour à tour, elle bat la mesure avec Rebel, s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland, etc. Toutes les impressions de l'orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.

Voltaire ne peut refuser des pleurs à sa Mérope ; c'est qu'il sent le prix, et de l'ouvrage et de l'actrice. Vous avez lu ses écrits ; et malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas ? et quel coeur assez dur pour ne point en être attendri ! Comment tous ses goûts ne se communiqueraient-ils pas ? Il en parle avec transport.

Qu'un grand peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la préface de Richardson , parle de la peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas ? Il adore son art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être peintre. Tant il est enchanté de sa profession !

Qui n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le père Malebranche , en lisant, ou quelques belles tirades des poètes tragiques, grecs, anglais, français ; ou certains ouvrages philosophiques ? Jamais Mme Dacier n'eût compté sur ce que son mari lui promettait ; et elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'enthousiasme à traduire et développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même ? Qu'est-ce que cette génération, cet enfantement d'idées, que produit le goût de la Nature et la recherche du vrai ? Comment peindre cet acte de la volonté, ou de la mémoire, par lequel l'âme se reproduit en quelque sorte, en joignant une idée à une autre trace semblable, pour que de leur ressemblance et comme de leur union, il en naisse une troisième ; car admirez les productions de la Nature. Telle est son uniformité, qu'elles se font presque toutes de la même manière.

Les plaisirs des sens mal réglés, perdent toute leur vivacité et ne sont plus des plaisirs. Ceux de l'esprit leur ressemblent jusqu'à un certain point. Il faut les suspendre pour les aiguïser. Enfin l'étude a ses extases, comme l'amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une catalepsie, ou immobilité de l'esprit, si délicieusement enivré de l'objet qui le fixe et l'enchanté, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps et de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il poursuit. Il ne sent rien, à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goûte, et en cherchant, et en trouvant la vérité. jugez de la puissance de ses charmes par l'extase d'Archimède ; vous savez qu'elle lui coûta la vie .

Que les autres hommes se jettent dans la foule, pour ne pas se connaître, ou plutôt se haïr ; le sage fuit le grand monde et cherche la solitude. Pourquoi ne se plaît-il qu'avec lui-même, ou avec ses semblables ? C'est que son âme est un miroir fidèle, dans lequel son juste amour-propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre connaissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un homme qui regarderait la terre du haut des cieux, toute la grandeur des autres hommes s'évanouirait, les plus superbes palais se changeraient en cabanes, et les plus nombreuses armées ressembleraient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie ; ainsi paraissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des hommes, quand leur multitude embarrasse la Terre et se pousse pour un rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

Que Pope débute d'une manière sublime dans son Essai sur l'homme ! Que les grands et les rois sont petits devant lui ! O vous, moins mon maître que mon ami, qui aviez reçu de la Nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé ; ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les sciences ; vous m'avez appris à rire, comme ce grand poète, ou plutôt à gémir des jouets et des bagatelles, qui occupent sérieusement les monarques. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un philosophe goûte dans son cabinet, entouré d'amis muets, qui lui disent cependant tout ce qu'il désire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire et la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon coeur sans dégoût aimera la vie. Avec le nécessaire, mon esprit content cultivera toujours la sagesse.

Oui, l'étude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons et de tous les moments. A qui Cicéron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience ? Amusement dans la jeunesse, dont il tempère les passions fougueuses ; pour le bien goûter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'amour. L'amour ne fait point de peur à un sage : il sait tout allier et tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux ; ils ne lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le soleil n'écarte pas plus vite ceux de l'atmosphère.

Dans la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner, ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture et la méditation ! Quel plaisir de voir tous les jours, sous ses yeux et par ses mains, croître et se former un ouvrage qui charmera les siècles à venir, et même ses contemporains ! Je voudrais, me disait un jour un homme dont la vanité commençait à sentir le plaisir d'être auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avait-il tort ? Et lorsqu'on est applaudi, quelle mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable ?

Pourquoi tant vanter les plaisirs de l'étude ? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens ? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui ; qui se promène et voyage avec nous, et en un mot nous suit partout ? Heureux qui a brisé la chaîne de tous ses préjugés ! Celui-là seul goûtera ce plaisir dans toute sa pureté ! Celui-là seul jouira de cette douce tranquillité d'esprit, de ce parfait contentement d'une âme forte et sans ambition, qui est le père du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

Arrêtons-nous un moment à jeter des fleurs sur les pas de ces grands hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linaeus , à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes, pour y admirer sous une autre montagne de neige un jardin planté par les mains de la Nature : Jardin qui fut jadis tout l'héritage du célèbre professeur suédois. De-là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles semblaient avoir jusqu'alors dédaigné.

Là je vois Maupertuis , l'honneur de la Nation française, dont une autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un Prince, qui fait, dirai-je l'admiration, ou l'étonnement de l'Europe ? Où va-t-il ? dans le Conseil de la Nature, où l'attend Newton.

Que dirais-je du chimiste, du géomètre, du physicien, du mécanicien, de l'anatomiste etc. ? Celui-ci a presque autant de plaisir à examiner l'homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

Mais tout cède au grand art de guérir. Le médecin est le seul philosophe qui mérite de sa patrie ; il paraît comme les frères d'Hélène dans les tempêtes de la vie. Quelle magie, quel enchantement ! Sa seule vue calme le sang, rend la paix à une âme agitée et fait renaître la douce espérance au coeur des malheureux mortels. Il annonce la vie et la mort comme un astronome prédit une éclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience, quel triomphe quand l'évènement en a justifié la hardiesse !

La première utilité des sciences est donc de les cultiver ; c'est déjà un bien réel et solide. Heureux qui a du goût pour l'étude ! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions, et son coeur de sa vanité ; but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse ; tandis que tant de pédants, après un demi-siècle de veilles et de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du temps, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, surtout dans les savants ; et qui cependant devrait être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez, Monsieur, si j'ai réussi, et que cet hommage de mon amitié soit éternellement chéri de la vôtre.

## **L'HOMME-MACHINE**

Est-ce là ce Rayon de l'Essence suprême, Que l'on nous peint si lumineux ? Est-ce là cet esprit survivant à nous-même ? Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux. Hélas ! il périra de même. Voltaire

Il ne suffit pas à un sage d'étudier la Nature et la vérité ; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent et peuvent penser ; car pour les autres, qui sont volontairement esclaves des préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux, les systèmes des philosophes sur l'âme de l'homme. Le premier, et le plus ancien, est le système du Matérialisme ; le second est celui du Spiritualisme.

Les métaphysiciens, qui ont insinué que la matière pourrait bien avoir la faculté de penser, n'ont pas déshonoré leur raison. Pourquoi ? C'est qu'ils ont un avantage (car ici c'en est un), de s'être mal exprimés. En effet, demander si la matière peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la matière peut marquer les heures. On voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où M. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les leibniziens, avec leurs Monades, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la matière, que matérialisé l'âme. Comment peut-on définir un être, dont la nature nous est absolument inconnue ?

Descartes, et tous les Cartésiens, parmi lesquels il y a longtemps qu'on a compté les malebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues et bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'âme ne pouvait se connaître que par les seules lumières de la foi : cependant en qualité d'êtres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'Écriture a voulu dire par le mot esprit, dont elle se sert, en parlant de l'âme humaine ; et dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les théologiens, ceux-ci le sont-ils davantage entre eux sur tous les autres ?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il est auteur de la Nature, comme de la révélation ; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre ; et la raison, pour les accorder ensemble.

Se défier des connaissances qu'on peut puiser dans les corps animés, c'est regarder la Nature et la révélation, comme deux contraires qui se détruisent ; et par conséquent, c'est oser soutenir cette absurdité : que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages, et nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la Nature. Par la Nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'Évangile, dont l'expérience seule est la véritable Interprète. En effet, les autres commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'auteur du Spectacle de la Nature . « Il est étonnant, dit-il (au sujet de M. Locke), qu'un homme, qui dégrade notre âme jusqu'à la croire une âme de boue, ose établir la raison pour juge et souveraine arbitre des mystères de la foi ; car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante aurait-on du christianisme, si l'on voulait suivre la raison ? »

Outre que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la foi, elles forment de si frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres saints, que j'ai presque honte de perdre le temps à les réfuter.

1°. L'excellence de la raison ne dépend pas d'un grand mot vide de sens (l'immatérialité) ; mais de sa force, de son étendue, ou de sa clairvoyance. Ainsi une âme de boue, qui découvrirait, comme d'un coup d'oeil, les rapports et les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, serait évidemment préférable à une âme sotte et stupide, qui serait faite des éléments les plus précieux. Ce n'est pas être philosophe que de rougir avec Pline de la misère de notre origine. Ce qui paraît vil, est ici la chose la plus précieuse, et pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art et le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendrait d'une source encore plus vile en apparence, n'en serait pas moins le plus parfait de tous les êtres ; quelle que soit l'origine de son âme, si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle âme, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde manière de raisonner de M. Pluche, me paraît vicieuse, même dans son système, qui tient un peu du fanatisme ; car si nous avons une idée de la foi, qui soit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la révélation et de son auteur, que cette idée est fausse et que nous ne connaissons point encore le sens des paroles de l'Evangile.

De deux choses l'une : ou tout est illusion, tant la Nature même, que la révélation, ou l'expérience seule peut rendre raison de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur ? Je m'imagine entendre un péripatéticien, qui dirait : « Il ne faut pas croire l'expérience de Torricelli : car si nous la croyions, si nous allions bannir l'horreur du vide, quelle étonnante philosophie aurions-nous ? »

J'ai fait voir combien le raisonnement de M. Pluche est vicieux , afin de prouver premièrement, que s'il y a une révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Eglise, et sans aucun examen de la raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudraient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumières que chacun a reçues de la Nature.

L'expérience et l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les fastes des médecins, qui ont été philosophes, et non dans les philosophes, qui n'ont pas été médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme ; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre âme, l'ont mille fois surprise, et dans sa misère, et dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diraient les autres, et surtout les théologiens ? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connaître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des études obscures, qui les ont conduits à mille préjugés, et pour tout dire en un mot, au fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécanisme des corps ?

Mais quoique nous ayons choisi les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines et d'obstacles dans cette carrière.



L'homme est une machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, et conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites a priori, c'est à dire, en voulant se servir en quelque sorte des ailes de l'esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'a posteriori, ou en cherchant à démêler l'âme, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas, découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience, et laissons là l'histoire de toutes les vaines opinions des philosophes. Etre aveugle, et croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule, qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premières ! On peut et on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles ; les Descartes, les Malebranche, les Leibniz, les Wolf, etc., mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations et de tous leurs ouvrages ? Commençons donc, et voyons, non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

Autant de tempéraments, autant d'esprits, de caractères et de moeurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, et non Hippocrate, comme le dit l'auteur de l'Histoire de l'âme , a poussée loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvait changer les esprits et les moeurs avec le corps. Il est vrai que la mélancolie, la bile, le phlegme, le sang, etc., suivant la nature, l'abondance et la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque homme font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'âme s'éclipse et ne montre aucun signe d'elle-même ; tantôt on dirait qu'elle est double, tant la fureur la transporte ; tantôt l'imbécillité se dissipe : et la convalescence, d'un sot fait un homme d'esprit. Tantôt le plus beau génie devenu stupide, ne se reconnaît plus. Adieu toutes ces belles connaissances acquises à si grands frais, et avec tant de peine !

Ici c'est un paralytique, qui demande si sa jambe est dans son lit : Là c'est un soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations, et du lieu, où son âme les rapportait, fait son illusion et son espèce de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler et faire sentir tous les mouvements ; ce qui se fait avec je ne sais quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un enfant, aux approches de la mort, que celui-là badine. Que fallait-il à Canus Julius, à Sénèque, à Pétrone , pour changer leur intrépidité, en pusillanimité ou en poltronnerie ? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi ? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères ; et de là naissent tous ces singuliers phénomènes de l'affection hystérique et hypocondriaque. Que dirais-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en Loups-garous, en coqs, en Vampires, qui croient que les morts les sucent ? Pourquoi m'arrêteraient-je à ceux qui croient leur nez, ou autres membres de verre, et à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'ils ne se cassent ; afin qu'ils en retrouvent l'usage et la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la paralysie ? Je dois légèrement passer sur des choses connues de tout le monde.

Je ne serai pas plus long sur le détail des effets du sommeil. Voyez ce soldat fatigué ! Il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canon ! Son âme n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraser ; il sentira peut-être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sous le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haine, l'avarice, ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches et les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des passions.

L'âme et le corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix et de tranquillité se répand dans toute la machine ; l'âme se sent mollement s'appesantir avec les paupières et s'affaïsser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu à peu comme paralytique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée ; elle est dans le sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse ? l'âme ne peut dormir. L'âme est-elle trop agitée ? le sang ne peut se calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie. Une seule frayeur dans les songes fait battre le cœur à coups redoublés, et nous arrache à la nécessité, ou à la douceur du repos, comme feraient une vive douleur ou des besoins urgents. Enfin, comme la seule cessation des fonctions de l'âme procure le sommeil, il est, même pendant la veille (qui n'est alors qu'une demie veille), des sortes de petits sommeils d'âme très fréquents, des rêves à la Suisse, qui prouvent que l'âme n'attend pas toujours le corps pour dormir ; car si elle ne dort pas tout à fait, combien peu s'en faut-il ! puisqu'il lui est impossible d'assigner un seul objet auquel elle ait prêté quelque attention parmi cette foule innombrable d'idées confuses, qui, comme autant de nuages, remplissent, pour ainsi dire, l'atmosphère de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remède enivre, ainsi que le vin, le café etc., chacun à sa manière, et suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui semblerait devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie ! L'âme n'en voudrait jamais sortir. Elle était en proie aux plus grandes douleurs ; elle ne sent plus que le seul plaisir de ne plus souffrir, et de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté ; il force l'âme, qui voulait veiller et se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination, que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête et nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplant l'âme dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement

perpétuel. Les aliments entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'âme languit, entre en fureur, et meurt abattue. C'est une bougie dont la lumière se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucres vigoureux, des liqueurs fortes ; alors l'âme, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, et le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas ! La joie renaît dans un cœur triste ; elle passe dans l'âme des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le Français excelle. Le mélancolique seul est accablé, et l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces ; les hommes le deviendraient par la même nourriture. Cette férocité produit dans l'âme l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité et autres sentiments, qui dépravent le caractère, comme des aliments grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse et l'indolence sont les attributs favoris.

M. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit : « Le grave Cadius parle toujours de vertu, et croit que, qui souffre les Vicieux, est vicieux lui-même. Ces beaux sentiments durent jusqu'à l'heure du dîner ; alors il préfère un scélérat, qui a une table délicate, à un saint frugal »

« Considérez, dit-il ailleurs, le même homme en santé, ou en maladie ; possédant une belle charge, ou l'ayant perdue ; vous le verrez chérir la vie, ou la détester, fou à la chasse, ivrogne dans une assemblée de province, poli au bal, bon ami en ville, sans foi à la cour. »

On a vu en Suisse un Baillif, nommé M. Steiger de Wittighofen ; il était à jeun le plus intègre, et même le plus indulgent des juges ; mais malheur au misérable qui se trouvait sur la sellette, lorsqu'il avait fait un grand dîner ! Il était homme à faire pendre l'innocent, comme le coupable.

Nous pensons, et même nous ne sommes honnêtes gens, que comme nous sommes gais ou braves ; tout dépend de la manière dont notre machine est montée. On dirait en certains moments que l'âme habite dans l'estomac, et que Van Helmont, en mettant son siège dans le pyllore, ne se serait trompé qu'en prenant la partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter ! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit ou on a donné la vie ; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins ; et dans la fureur, dont on est transporté, le plus faible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette émule désirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait exécuter à l'âme les plus affreux complots ; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme, ou de femme, dans ceux que la continence et la santé poursuivent ! C'est peu pour cette fille timide et modeste d'avoir perdu toute honte et toute pudeur ; elle ne regarde plus l'inceste, que comme une femme galante regarde l'adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagements, ils ne se borneront point aux simples accidents d'une passion utérine, à la manie, etc., cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence nécessaire de l'âge sur la raison. L'âme suit les progrès du corps, comme ceux de l'éducation. Dans le beau sexe, l'âme suit encore la délicatesse du tempérament : de là cette tendresse, cette affection, ces sentiments vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison ; ces préjugés, ces superstitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer etc. L'homme, au contraire, dont le cerveau et les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son âme. Avec de tels secours de la Nature et de l'art, comment ne serait-il pas plus reconnaissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité, etc. ? Mais, suivant à peu près la pensée de l'auteur des Lettres sur les Physionomies , qui joint les grâces de l'esprit et du corps à presque tous les sentiments du coeur les plus tendres et les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui ne semble avoir été donnée à l'homme ; l'une, que pour se mieux pénétrer des attraits de la beauté ; l'autre, que pour mieux servir à ses plaisirs.

Il n'est pas plus nécessaire d'être aussi grand physionomiste que cet auteur, pour deviner la qualité de l'esprit par la figure ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point, qu'il ne l'est d'être grand médecin, pour connaître un mal accompagné de tous ses symptômes évidents. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, etc., vous ne serez point surpris de leur trouver des physionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, et même souvent l'honnête homme du fripon .

L'histoire nous offre un mémorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux Duc de Guise était si fort convaincu que Henri III, qui l'avait eu tant de fois en son pouvoir, n'oserait jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le Chancelier Chiverny apprenant son départ, s'écria : voilà un homme perdu. Lorsque sa fatale prédiction fut justifiée par l'événement, on lui en demanda la raison. Il y a vingt ans, dit-il, que je connais le Roi ; il est naturellement bon et même faible ; mais j'ai observé qu'un rien l'impatient et le met en fureur, lorsqu'il fait froid.

Tel peuple a l'esprit lourd et stupide ; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il ? si ce n'est en partie, et de la nourriture qu'il prend, et de la semence de ses pères , et de ce chaos de divers éléments qui nagent dans l'immensité de l'air ? L'esprit a comme le corps, ses maladies épidémiques et son scorbut.

Tel est l'empire du climat, qu'un homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une plante ambulante, qui s'est elle-même transplantée ; si le climat n'est plus le même, il est juste qu'elle dégénère, ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accents, etc., comme la paupière se baisse à la menace du coup dont on est prévenu, ou par la même raison que le corps du spectateur imite machinalement, et malgré lui, tous les mouvements d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure compagnie, pour un homme d'esprit, est la sienne, s'il n'en trouve une semblable. L'esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume, on renvoie mal la balle, à qui la sert mal. J'aimerais mieux un homme intelligent, qui n'aurait eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaise, pourvu qu'il fût encore assez jeune. Un esprit mal conduit, est un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'âme sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, et ses causes, servons-nous ici de l'anatomie comparée ; ouvrons les entrailles de l'homme et des animaux. Le moyen de connaître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par une juste parallèle de la structure des uns et des autres !

En général la forme et la composition du cerveau des quadrupèdes est à peu près la même que dans l'homme. Même figure, même disposition partout ; avec cette différence essentielle, que l'homme est de tous les animaux, celui qui a le plus de cerveau , et le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps : ensuite le singe, le castor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, etc., voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'homme ; car on remarque aussi chez eux la même analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avait établi le siège de l'âme, avant feu M. de la Peyronie , qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse ; mais elle est vide de sens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps calleux, et fort peu de cerveau, lequel manquent aux insectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes et les autres sont infinies ; comme on en peut juger, en lisant les seuls traités de Willis De Cerebro et De Anima Brutorum.

Je conclurai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables observations, 1<sup>o</sup>. que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau ; 2<sup>o</sup>. que ce viscère semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité ; 3<sup>o</sup>. qu'il y a ici une singulière condition imposée éternellement par la Nature, qui est que, plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte ; ou du gain ?

Ne croyez pas au reste que je veuille prétendre par là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des animaux ; il faut que la qualité réponde encore à la quantité, et que les solides et les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera

par une mauvaise consistance, par trop de mollesse, par exemple. Il en est de même des fous ; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches ; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie etc., ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les esprits ? Elles échapperaient aux yeux des Lynx et des Argus. Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir, eût fait deux sots, d'Erasmus et de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ses meilleurs Dialogues.

Outre la mollesse de la moelle du cerveau, dans les enfants, dans les petits chiens et dans les oiseaux, Willis a remarqué que les corps cannelés sont effacés, et comme décolorés, dans tous ces animaux ; et que leurs stries sont aussi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'homme a la protubérance annulaire fort grosse ; et ensuite toujours diminutivement par degrés, le singe et les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le boeuf, le loup, la brebis, le cochon, etc., qui ont cette partie d'un très petit volume, ont les Nates et Testes fort gros.

On a beau être discret et réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations, et de tant d'autres, sur l'espèce d'inconstance des vaisseaux et des nerfs, etc. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la Nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne et abondante organisation, puisque dans tout le règne animal l'âme se raffermissant avec le corps acquiert de la sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute l'analogie la mieux entendue conduit l'esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entre eux et nous, quoiqu'il faille avouer que notre faible entendement, borné aux observations les plus grossières, ne puisse voir les liens qui règnent entre la cause et les effets. C'est une espèce d'Harmonie que les philosophes ne connaîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler et à chanter ; ils retiennent des airs, et prennent tous les tons, aussi exactement qu'un musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole ?

Mais ce vice est-il tellement de conformation, qu'on n'y puisse apporter aucun remède ? En un mot serait-il absolument impossible d'apprendre une langue à cet animal ? Je ne le crois pas.

Je prendrais le grand singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hasard nous eût fait découvrir quelque autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des régions qui nous sont inconnues. Cet animal nous ressemble si fort, que les naturalistes l'ont appelé homme sauvage, ou homme des bois. Je le prendrais aux mêmes conditions des écoliers d'Amman, c'est-à-dire, que je voudrais qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux, car ceux qu'on nous apporte en Europe sont communément trop âgés. Je choisirais celui qui aurait la physionomie la plus spirituelle, et qui tiendrait le mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'aurait promis. Enfin, ne me trouvant pas digne d'être son gouverneur, je le mettrais à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le livre d'Amman , et par tous ceux qui ont traduit sa méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles, et en combien peu de temps enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, et écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair et soient plus intelligents que s'il ne l'était pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens, peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre : mais le singe voit et entend ; il comprend ce qu'il entend et ce qu'il voit. Il conçoit si parfaitement les signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des singes serait-elle impossible ? Pourquoi ne pourrait-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvements nécessaires pour prononcer ? Je n'ose décider si les organes de la parole du singe ne peuvent, quoi qu'on fasse, rien articuler ; mais cette impossibilité absolue me surprendrait, à cause de la grande analogie du singe et de l'homme, et qu'il n'est point d'animal connu jusqu'à présent, dont le dedans et le dehors lui ressemblent d'une manière si frappante. M. Locke, qui certainement n'a jamais été suspect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'Histoire que le Chevalier Temple fait dans ses Mémoires, d'un perroquet, qui répondait à propos et avait appris, comme nous, à avoir une espèce de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué de ce grand métaphysicien ; mais qui aurait annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui se font sans oeufs et sans femmes, aurait-il trouvé beaucoup de partisans ? Cependant M. Trembley en a découvert, qui se font sans accouplement, et par la seule section. Amman n'eût-il pas aussi passé pour un fou s'il se fût vanté, avant que d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire, et en aussi peu de temps, des écoliers, tels que les siens ? Cependant ses succès ont étonné l'univers, et comme l'auteur de l'Histoire des polypes, il a passé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, sur qui doit les siens au hasard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des règnes, et de lui donner des perfections qu'il n'avait pas, doit être mis au-dessus d'un faiseur oisif de systèmes frivoles, ou d'un auteur laborieux de stériles découvertes. Celles d'Amman sont bien d'un autre prix ; il a tiré les hommes de l'instinct auquel ils semblaient condamnés ; il leur a donné des idées, de l'esprit, une âme en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir !

Ne bornons point les ressources de la Nature ; elles sont infinies, surtout aidées d'un grand art.

La même mécanique, qui ouvre le canal d'Eustache dans les sourds, ne pourrait-elle le déboucher dans les singes ? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du maître, ne pourrait-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des animaux, qui imitent tant d'autres signes, avec tant d'adresse et d'intelligence ? Non seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible et ridicule ; mais la similitude de la structure et des opérations du singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçait parfaitement cet animal, qu'on ne vînt enfin à bout de lui apprendre à prononcer, et par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne serait plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué : ce serait un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous-mêmes, pour penser et profiter de son éducation.

Des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente ; les vrais philosophes en conviendront. Qu'était l'homme, avant l'invention des mots et la connaissance des langues ? Un animal de son espèce, qui, avec beaucoup moins d'instinct naturel que les autres, dont alors il ne se croyait pas roi, n'était distingué du singe et des autres animaux que comme le singe l'est lui-même ; je veux dire, par une physionomie qui annonçait plus de discernement. Réduit à la seule connaissance intuitive des

leibniziens, il ne voyait que des figures et des couleurs, sans pouvoir rien distinguer entre elles ; vieux comme jeune, enfant à tout âge, il bégayait ses sensations et ses besoins, comme un chien affamé ou ennuyé du repos, demande à manger ou à se promener.

Les mots, les langues, les lois, les sciences, les beaux-arts sont venus ; et par eux enfin le diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un homme, comme un animal ; on est devenu auteur, comme porte-faix. Un géomètre a appris à faire les démonstrations et les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter ou mettre son petit chapeau et à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des signes ; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre ; et c'est de cette manière que les hommes ont acquis la connaissance symbolique, ainsi nommée encore par nos philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la mécanique de notre éducation ! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même temps par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier ? Qui a été le premier précepteur du genre humain ? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation ? Je n'en sais rien ; le nom de ces heureux et premiers génies a été perdu dans la nuit des temps. Mais l'art est le fils de la Nature ; elle a dû longtemps le précéder.

On doit croire que les hommes les mieux organisés, ceux pour qui la Nature aura épuisé ses bienfaits, auront instruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles sensations, être frappés de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant spectacle de la Nature, sans se trouver dans le cas de ce sourd de Chartres, dont Fontenelle nous a le premier donné l'histoire, lorsqu'il entendit pour la première fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De là serait-il absurde de croire que ces premiers mortels essayèrent, à la manière de ce sourd, ou à celle des animaux et des muets (autre espèce d'animaux), d'exprimer leurs nouveaux sentiments, par des mouvements dépendants de l'économie de leur imagination, et conséquemment ensuite par des sons spontanés propres à chaque animal ; expression naturelle de leur surprise, de leur joie, de leurs transports, ou de leurs besoins ? Car sans doute ceux que la Nature a doués d'un sentiment plus exquis, ont eu aussi plus de facilité pour l'exprimer.

Voilà comme je conçois que les hommes ont employé leur sentiment ou leur instinct pour avoir de l'esprit, et enfin leur esprit pour avoir des connaissances. Voilà par quels moyens, autant que je peux les saisir, on s'est rempli le cerveau des idées, pour la réception desquelles la Nature l'avait formé. On s'est aidé l'un par l'autre ; et les plus petits commencements s'agrandissant peu à peu, toutes les choses de l'univers ont été aussi facilement distinguées, qu'un cercle.

Comme une corde de violon ou une touche de clavecin frémit et rend un son, les cordes du cerveau, frappées par les rayons sonores, ont été excitées à rendre ou à redire les mots qui les touchaient.



Mais comme telle est la construction de ce viscère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'optique ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images et leurs différences ; de même, lorsque les signes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'âme en a nécessairement examiné les rapports ; examen qui lui était impossible sans la découverte des signes ou l'invention des langues. Dans ces temps où l'univers était presque muet, l'âme était à l'égard de tous les objets, comme un homme, qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderait un tableau ou une pièce de sculpture ; il n'y pourrait rien distinguer ; ou comme un petit enfant (car alors l'âme était dans son enfance) qui, tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille ou de bois, les voit en général d'une vue vague et superficielle, sans pouvoir les compter ni les distinguer. Mais qu'on mette une espèce de pavillon ou d'étendard à cette pièce de bois, par exemple, qu'on appelle mât : qu'on en mette un autre à un autre pareil corps ; que le premier venu se nombre par le signe 1 et le second par le signe ou chiffre 2 ; alors cet enfant pourra les compter, et ainsi de suite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paraîtra égale à une autre par son signe numératif, il conclura sans peine que ce sont deux corps différents, que 1 et 1 font deux, que 2 et 2 font 4 , etc.,

C'est cette similitude réelle ou apparente des figures, qui est la base fondamentale de toutes les vérités et de toutes nos connaissances, parmi lesquelles il est évident que celles dont les signes sont moins simples et moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres, en ce qu'elles demandent plus de génie pour embrasser et combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort : tandis que les sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits signes, s'apprennent facilement ; et c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des calculs algébriques, plus encore que leur évidence.

Tout ce savoir dont le vent enflé le ballon du cerveau de nos pédants orgueilleux, n'est donc qu'un vaste amas de mots et de figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par lesquelles nous distinguons et nous nous rappelons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un jardinier qui connaît les plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces mots et ces figures qui sont désignées par eux, sont tellement liés ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot imaginer, parce que je crois que tout s'imagine, et que toutes les parties de l'âme peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes ; et qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'âme nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espèce de toile médullaire, sur laquelle les objets peints dans l'oeil sont renvoyés comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux et incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau ; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle ; pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être sans absurdité regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des langues et l'usage de ces grands mots, spiritualité, immatérialité, etc., placés à tout hasard, sans être entendus même par des gens d'esprit.

Rien de plus facile que de prouver un système fondé, comme celui-ci, sur le sentiment intime et

l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite ou faible ? Elle aura à peine la force de comparer l'analogie ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement ; et encore de quelle manière ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit ; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots et les figures qui les caractérisent ; et qu'ainsi c'est elle encore une fois qui est l'âme, puisqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend des chairs vives et vermeilles ; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux le piquant attrait de la volupté. Elle la fait germer dans le cabinet du philosophe, et du pédant poudreux ; elle forme enfin les savants, comme les orateurs et les poètes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des grâces et des beaux-arts, elle ne peint pas seulement la Nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourrait-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports ? Non ; comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens, sans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination ou le plus maigre génie, plus il prend, pour ainsi dire, d'embonpoint ; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuste, vaste et capable de penser. La meilleure organisation a besoin de cet exercice.

L'organisation est le premier mérite de l'homme ; c'est en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités estimables celles qu'on tient de la Nature, mais seulement les talents qui s'acquièrent à force de réflexions et d'industrie : car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la science et la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, savants et vertueux ? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la Nature ? Nous n'avons de qualités estimables que par elle ; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerai-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, et comme d'emprunt ? Quel que soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime ; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'esprit, la beauté, les richesses, la noblesse, quoique enfants du hasard, ont tous leur prix, comme l'adresse, le savoir, la vertu etc. Ceux que la Nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés ; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, et en connaisseurs. Une belle femme serait aussi ridicule de se trouver laide, qu'un homme d'esprit, de se croire un sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la Nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une âme belle et grande, que décèlent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, et le premier mérite, et la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le serait en pure perte ; comme sans l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne serait qu'un paysan grossier. Mais aussi quel serait le fruit de la plus excellente école, sans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées ? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un homme, privé de tous les sens, que de faire un enfant à une femme, à laquelle la Nature aurait poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avait ni fente, ni vagin, ni matrice, et qui pour cette raison fut dé mariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé et bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu ; ou, (pour quitter le style figuré, souvent nécessaire pour mieux exprimer ce qu'on sent et donner des grâces à la vérité même,) l'imagination élevée, par l'art, à la belle et rare dignité de génie saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçues, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'âme trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'esprit. Je dis trouve, comme j'ai donné ci-devant l'épithète d'apparente, à la similitude des objets : non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le père Malebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets, tels qu'ils sont en eux-mêmes, quoique les microscopes nous le prouvent tous les jours, mais pour n'avoir aucune dispute avec les pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la vérité en général ce que M. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agréments de la société. Il est de la douceur de mon caractère, d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendraient ici vainement à la charge avec leurs idées innées ; je ne me donnerais certainement pas le quart de la peine qu'a prise M. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros livre, pour prouver une doctrine qui était érigée en axiome, il y a trois mille ans ?

Suivant les principes que nous avons posés et que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonymes ; et encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différents mots ou différents sons, auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristote, ou des Descartes, que dans celui des Euripide, ou des Sophocle ; et si la Nature s'est mise en plus grands frais pour faire Newton, que pour former Corneille, ce dont je doute fort ; mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe et leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination ; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention ; plus profondément pénétrée des traces ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guère permis que de parcourir et d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang et des esprits ; une onde fait une trace, effacée par celle

qui suit ; l'âme court après, souvent en vain : Il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vite saisi et fixé : et c'est ainsi que l'imagination, véritable image du temps, se détruit et se renouvelle sans cesse.

Tel est le chaos et la succession continuelle et rapide de nos idées ; elles se chassent, comme un flot pousse l'autre ; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque temps sur un objet qui va fuir, et s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore temps de contempler ; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même ; elle formera les Orateurs, les musiciens, les peintres, les poètes, et jamais un seul philosophe. Au contraire si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même ; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillants enthousiastes ; à arrêter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet : alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande sphère d'objets, et sa vivacité, toujours de si bon augure dans les enfants, et qu'il ne s'agit que de régler par l'étude et l'exercice, ne sera plus qu'une pénétration clairvoyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.

Tels sont les simples fondements sur lesquels a été bâti l'édifice de la logique. La Nature les avait jetés pour tout le genre humain ; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme sur les animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

Quel est l'animal qui mourrait de faim au milieu d'une rivière de lait ? L'homme seul. Semblable à ce vieil enfant dont un moderne parle d'après Arnobe, il ne connaît ni les aliments qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau phénomène qu'il aperçoit ; c'est à ses dépens qu'il en connaîtra le danger, mais il n'y sera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera ; il se noie, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce ; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux animaux : il se cache, comme s'il était honteux d'avoir du plaisir et d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux se font gloire d'être cyniques. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voyons encore ce chien et cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne sait à quel saint se vouer ; le chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bientôt trouvé.

La Nature nous avait donc faits pour être au-dessous des animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'éducation, qui seule nous tire du niveau et nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux sourds, aux aveugles nés, aux

imbéciles, aux fous, aux hommes sauvages ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes ; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier ? Non, tous ces hommes de corps, et non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'homme et des animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme une Loi naturelle, une connaissance du bien et du mal, qui n'a pas été gravée dans le coeur des animaux.

Mais cette objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un philosophe peut tout rejeter ? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres animaux ? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connaître par elle ce qui se passe dans eux, et même dans les hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre être. Nous savons que nous pensons, et que nous avons des remords ; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir ; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant : c'est pourquoi il en faut croire les autres hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles et extérieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience et les mêmes tourments.

Mais pour décider si les animaux qui ne parlent point ont reçu la Loi naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçait, a paru s'en repentir le moment suivant ; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, et s'avouer coupable par un air rampant et humilié. L'histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. Qu'il serait à souhaiter que l'homme même montrât toujours la même reconnaissance pour les bienfaits, et le même respect pour l'humanité ! On n'aurait plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui sont le fléau du genre humain et les vrais bourreaux de la Loi naturelle.

Mais un être à qui la Nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne et délibère, autant que s'étend et lui permet la sphère de son activité : un être qui s'attache par les bienfaits, qui se détache par les mauvais traitements, et va essayer un meilleur maître ; un être d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination et la délicatesse des nerfs ; un tel être enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts et les nôtres ; qu'il connaît le bien et le mal et, en un mot, a conscience de ce qu'il fait ? Son âme qui marque comme la nôtre les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertements, serait-elle sans aucune répugnance à la vue de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces ? Cela posé, le don précieux dont il s'agit n'aurait point été refusé aux animaux, car puisqu'ils nous offrent des signes évidents de leur repentir comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des êtres, des machines presque aussi parfaites que nous, soient comme nous, faites pour penser, et pour sentir la Nature ?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux sont pour la plupart des êtres féroces, qui ne sont pas

capables de sentir les maux qu'ils font ; car tous les hommes distinguent-ils mieux les vices et les vertus ? Il est dans notre espèce de la férocité, comme dans la leur. Les hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, et que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des animaux, comme des hommes ; les uns et les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, et ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres animaux semblables, et d'aliments doux, sera ennemi du sang et du carnage ; il rougira intérieurement de l'avoir versé ; avec cette différence peut-être que, comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, et aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes par dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse et peut-être étouffe les remords comme les plaisirs.

Mais je veux pour un moment supposer que je me trompe, et qu'il n'est pas juste que presque tout l'univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurais seul raison ; j'accorde que les animaux, même les plus excellents, ne connaissent pas la distinction du bien et du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus ; que ce lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré à sa furie, dans un spectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres et les ours ; tandis que nos compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, frères contre frères, se reconnaissent, s'enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu'un Prince paie leurs meurtres : je suppose enfin que la Loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux, quelles en seront les conséquences ? L'homme n'est pas pétri d'un limon plus précieux ; la Nature n'a employé qu'une seule et même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'homme soit dans le même cas : moyennant quoi adieu la Loi naturelle, et tous ces beaux traités qu'on a publiés sur elle ! Tout le règne animal en serait généralement dépourvu. Mais réciproquement si l'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens ; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance, qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, et qu'ainsi il n'est point d'âme, ou de substance sensitive, sans remords. La réflexion suivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la Loi naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages et les plus féroces n'aient quelques moments de repentir. Je crois que la Fille sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa soeur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament : de Gaston d'Orléans qui ne pouvait s'empêcher de voler ; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, et dont ses enfants héritèrent : de celle qui dans le même état, mangea son mari ; de cette autre qui égorgeait les enfants, salait leurs corps, et en mangeait tous les jours comme du petit salé : de cette fille de voleur anthropophage, qui la devine à 12 ans, quoique ayant perdu père et mère à l'âge d'un an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens ; pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis ; et qui prouvent tous qu'il est mille vices et vertus héréditaires, qui passent des parents aux enfants, comme ceux de la nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc et j'accorde que ces

malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La boulimie, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment ; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenues à elles-mêmes, et comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience ! Cependant ce n'est point assez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée, et brûlée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société. Mais il serait sans doute à souhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellents médecins. Eux seuls pourraient distinguer le criminel innocent du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner ?

Mais si le crime porte avec soi sa propre punition plus ou moins cruelle ; si la plus longue et la plus barbare habitude ne peut tout à fait arracher le repentir des coeurs les plus inhumains ; s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des esprits faibles par un Enfer, par des spectres et des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Pascal ? Qu'est-il besoin de recourir à des fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier bourreau ? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis ; je prétends seulement que ceux dont la volonté est dépravée, et la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes ; remords, j'ose encore le dire, dont la Nature aurait dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

Les criminels, les méchants, les ingrats, ceux enfin que ne sentent pas la Nature, tyrans malheureux et indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur barbarie, il est des moments calmes et de réflexion, où la conscience vengeresse s'élève, dépose contre eux, et les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les hommes, est tourmenté par lui-même ; et les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnaître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant et généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être savants ; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus ; et cela à la charge de l'état, qui nourrit une multitude de fainéants, que la vanité a décorés du nom de Philosophes. La Nature nous a tous créés uniquement pour être heureux ; oui tous, depuis le ver qui rampe jusqu'à l'aigle qui se perd dans la nue. C'est pourquoi elle a donné à tous les animaux quelque portion de la Loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A présent comment définirons-nous la Loi naturelle ? C'est un sentiment, qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, par ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Oserais-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte, ou de frayeur,

aussi salutaire à l'espèce qu'à l'individu ; car peut-être ne respectons-nous la bourse et la vie des autres, que pour nous conserver nos biens, notre honneur et nous-mêmes semblables à ces Ixions du Christianisme, qui n'aiment Dieu et n'embrassent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'Enfer.

Vous voyez que la Loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les lois civiles, à la manière ridicule des théologiens.

Les armes du fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités ; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Etre suprême ; il me semble au contraire que le plus grand degré de probabilité est pour elle : mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte, que tout autre, c'est une vérité théorique, qui n'est guère d'usage dans la pratique : de sorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisent à penser que l'athéisme ne l'exclut pas.

Qui sait d'ailleurs si la raison de l'existence de l'homme, ne serait pas dans son existence même ? Peut-être a-t-il été jeté au hasard sur un point de la surface de la Terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi ; mais seulement qu'il doit vivre et mourir ; semblable à ces champignons, qui paraissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés et couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée ; il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses. Il est égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière soit éternelle, ou qu'elle ait été créée ; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connaître, et ce qui ne nous rendrait pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit-on, lisez tous les ouvrages des Fénelon, des Nieuwentyt, des Abbadie, des Derham, des Raïs , etc., eh bien ! que m'apprendront-ils ? ou plutôt que m'ont-ils appris ? Ce ne sont que d'ennuyeuses répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à saper les fondements de l'athéisme. Le volume des preuves qu'on tire du spectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La structure seule d'un doigt, d'une oreille, d'un oeil, une observation de Malpighi , prouve tout, et sans doute beaucoup mieux que Descartes et Malebranche ; ou tout le reste ne prouve rien. Les déistes et les chrétiens mêmes devraient donc se contenter de faire observer que dans tout le règne animal, les mêmes vues sont exécutées par une infinité de divers moyens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourrait-on terrasser les athées ? Il est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'homme et tout l'univers semblent avoir été destinés à cette unité de vues. Le soleil, l'air, l'eau, l'organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'oeil, comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant les lois qu'exige cette infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons partout une diversité frappante, sans que cette



diverse fabrique de l'homme, des animaux, des oiseaux, des poissons, produise différents usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites qu'elles tendent également au seul et même but, qui est d'entendre. Le hasard, demande le déiste, serait-il donc assez grand géomètre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre le même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour de futurs usages ; le papillon dans la chenille ; l'homme dans le ver spermatique ; un polype entier dans chacune de ses parties ; la valvule du trou ovale, le poumon dans le fœtus ; les dents dans leurs alvéoles ; les os dans les fluides, qui s'en détachent et se durcissent d'une manière incompréhensible. Et comme les partisans de ce système, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, et de la faiblesse même de l'esprit en certains cas. Voyez, disent-ils, les Spinoza, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindin , apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au déisme ! La durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité : et il est rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'athéisme, dès que les passions se sont affaiblies avec le corps qui en est l'instrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'esprit reprenant presque toujours ses anciennes opinions et se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvré, ou plutôt retrouvé, ses forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le médecin Diderot , dans ses Pensées philosophiques, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un athée. Que répondre en effet à un homme qui dit : « Nous ne connaissons point la Nature : des causes cachées dans son sein pourraient avoir tout produit. Voyez à votre tour le polype de Trembley ! Ne contient-il pas en soi les causes qui donnent lieu à sa régénération ? Quelle absurdité y aurait-il donc à penser qu'il est des causes physiques pour lesquelles tout a été fait, et auxquelles toute la chaîne de ce vaste univers est si nécessairement liée et assujettie, que rien de ce qui arrive, ne pouvait ne pas arriver ; des causes dont l'ignorance absolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui n'est pas même un être de raison, suivant certains ? Ainsi détruire le hasard, ce n'est pas prouver l'existence d'un être suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne serait ni hasard, ni Dieu ; je veux dire la Nature, dont l'étude par conséquent ne peut faire que des incrédules ; comme le prouve la façon de penser de tous ses plus heureux scrutateurs. »

Le poids de l'Univers n'ébranle donc pas un véritable athée, loin de l'écraser ; et tous ces indices mille et mille fois rebattus d'un Créateur, indices qu'on met fort au-dessus de la façon de penser dans nos semblables, ne sont évidents, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les anti-pyrrhoniens, ou pour ceux qui ont assez de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les athées peuvent en opposer d'autres peut-être aussi fortes, et absolument contraires. Car si nous écoutons encore les naturalistes, ils nous diront que les mêmes causes qui, dans les mains d'un chimiste, et par le hasard de divers mélanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la Nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple bergère : que le mouvement qui conserve le monde, a pu le créer ; que chaque corps a pris la place que sa Nature lui a assignée ; que l'air a dû entourer la terre, par la même raison que le fer et les autres métaux sont l'ouvrage de ses entrailles ; que le soleil est une production aussi naturelle, que celle de l'électricité ; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la Terre, et tous ses habitants qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains, qu'elle gâte souvent ; que le miroir et l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété : que l'oeil est à la vérité une espèce de trumeau dans lequel l'âme peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui sont représentés par ces corps ; mais qu'il n'est pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite : qu'enfin

il se pourrait bien faire que Lucrèce, le médecin Lamy , et tous les épicuriens anciens et modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'oeil ne voit que par ce qu'il se trouve organisé, et placé comme il l'est ; que, posées une fois les mêmes règles de mouvement que suit la Nature dans la génération et le développement des corps, il n'était pas possible que ce merveilleux organe fût organisé et placé autrement.

Tel est le pour et le contre, et l'abrégé des grandes raisons qui partageront éternellement les philosophes : je ne prends aucun parti.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

C'est ce que je disais à un Français de mes amis, aussi franc pyrrhonien que moi, homme de beaucoup de mérite, et digne d'un meilleur sort. Il me fit à ce sujet une réponse fort singulière. Il est vrai, me dit-il, que le pour et le contre ne doit point inquiéter l'âme d'un philosophe, qui voit que rien n'est démontré avec assez de clarté pour forcer son consentement, et même que les idées indicatives qui s'offrent d'un côté, sont aussitôt détruites par celles qui se montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'univers ne sera jamais heureux, à moins qu'il ne soit athée. Voici quelles étaient les raisons de cet abominable homme. Si l'athéisme, disait-il, était généralement répandu, toutes les branches de la religion seraient alors détruites et coupées par la racine. Plus de guerres théologiques ; plus de soldats de religion ; soldats terribles ! La Nature infectée d'un poison sacré, reprendrait ses droits et sa pureté. Sourds à toute autre voix, les mortels tranquilles ne suivraient que les conseils spontanés de leur propre individu ; les seuls qu'on ne méprise point impunément, et qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu.

Telle est la Loi naturelle ; quiconque en est rigide observateur, est honnête homme et mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleusement, a beau affecter les spécieux dehors d'une autre religion, c'est un fourbe ou un hypocrite dont je me défie.

Après cela qu'un vain peuple pense différemment ; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la révélation ; qu'il faut en un mot une autre religion, que celle de la Nature, quelle qu'elle soit ! quelle misère ! quelle pitié ! et la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée ! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son coeur des autels à la superstition, est né pour adorer les idoles, et non pour sentir la vertu.

Mais puisque toutes les facultés de l'âme dépendent tellement de la propre organisation du cerveau et de tout le corps, qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même ; voilà une machine bien éclairée ! Car enfin quand l'homme seul aurait reçu en partage la Loi naturelle, en serait-il moins une machine ? Des roues, quelques ressorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du coeur, et recevant aussi plus de sang, la même raison donnée ; que sais-je enfin ? des causes inconnues, produiraient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matière, que la pensée, et en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffirait-elle donc à tout ? Oui, encore une fois. Puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits, ne serait-elle pas aussi susceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le temps la

faculté de sentir ?

L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, et se conduire en un mot dans le physique, et dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien ; ceux qui croiraient que toutes les difficultés ne seraient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui achèveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus longtemps, que l'animal est plus froid et respire moins. Les tortues, les lézards, les serpents, etc., en font foi.
2. Les muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.
3. Les entrailles conservent longtemps leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.
4. Une simple injection d'eau chaude ranime le coeur et les muscles, suivant Cowper.
5. Le coeur de la Grenouille, surtout exposé au soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remue pendant une heure et plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource ? Il n'y a qu'à piquer le coeur, et ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les Crapauds.
6. Le Chancelier Bacon, auteur du premier ordre, parle, dans son Histoire de la vie et de la mort, d'un homme convaincu de trahison qu'on ouvrit vivant, pour en arracher le coeur et le jeter au feu : ce muscle sauta d'abord à la hauteur perpendiculaire d'un pied et demi ; mais ensuite perdant ses forces, à chaque reprise, toujours moins haut, pendant 7 ou 8 minutes.
7. Prenez un petit Poulet encore dans l'oeuf ; arrachez-lui le coeur ; vous observerez les mêmes phénomènes, avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à Boyle et à Stenon, se font dans les pigeons, dans les chiens, dans les Lapins, dont les morceaux de coeur se remuent, comme les coeurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupe arrachées.

8. La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille, offrent les mêmes choses à considérer ; et le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.
9. Un soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal resta debout, ensuite il marcha, courut ; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des ailes, en continuant de courir, et tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce coq se remuaient encore. Voilà ce que j'ai vu, et il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. Les polypes font plus que de se mouvoir, après la section ; ils se reproduisent dans huit jours en autant d'animaux, qu'il y a de parties coupées. J'en suis fâché pour le système des naturalistes sur la génération, ou plutôt j'en suis bien aise ; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues, et les plus décisives !

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière incontestable que chaque petite fibre, ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre, et dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvements volontaires ; puisque les mouvements en question s'exercent, sans que les parties qui les manifestent aient aucun commerce avec la circulation. Or si cette force se fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le coeur, qui est un composé de fibres singulièrement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'Histoire de Bacon n'était pas nécessaire pour me le persuader. Il m'était facile d'en juger, et par la parfaite analogie de la structure du coeur de l'homme et des animaux ; et par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux, que parce qu'il y est étouffé, et enfin parce que tout est froid et affaissé dans les cadavres. Si les dissections se faisaient sur des criminels suppliciés, dont les corps sont encore chauds, on verrait dans leur coeur les mêmes mouvements, qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

Tel est ce principe moteur des corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvements non déréglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, et cela, tant dans les animaux chauds et parfaits que dans ceux qui sont froids et imparfaits. Il ne reste donc aucune ressource à nos adversaires, si ce n'est de nier mille et mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel est le siège de cette force innée dans nos corps, je réponds qu'elle réside très clairement dans ce que les Anciens ont appelé parenchyme, c'est-à-dire dans la substance propre des parties, abstraction faite des veines, des artères, des nerfs, en un mot de l'organisation de tout le corps ; et que par conséquent chaque partie contient en soi des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en avaient.

Entrons dans quelque détail de ces ressorts de la machine humaine. Tous les mouvements vitaux, animaux, naturels, et automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'espèce d'un précipice inattendu ? que les paupières se baissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit ? que la pupille s'étrécit au grand jour pour conserver la rétine, et s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité ? N'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en hiver, pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaisseaux ? que l'estomac se soulève, irrité par le poison, par une certaine quantité d'opium, par tous les Emétiques etc., ? que le coeur, les artères, les muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille ? que le poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé ? N'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les sphincters de la vessie, du rectum, etc. ? que le coeur a une contraction plus forte que tout autre muscle ? que les muscles érecteurs font dresser La verge dans l'homme, comme dans les animaux qui s'en battent le ventre ; et même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée ? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, et qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumières de l'Anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil, et plus merveilleux, qui les anime tous ; il est la source de tous nos sentiments, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées ; car le cerveau a ses muscles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, et impétueux, qu'Hippocrate appelle *normôn* (l'âme). Ce principe existe, et il a son siège dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenants des maladies de l'imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richesse et une fécondité mal entendue, il faut se borner à un petit nombre de questions et de réflexions.

Pourquoi la vue, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvements et des désirs singuliers ? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes ? Point du tout ; mais du commerce et de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *bene placitum* des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel était fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé : et comment cela, si ce n'est par le désordre et le tumulte du sang et des esprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, et vont gonfler les corps caverneux ?

Puisqu'il est des communications évidentes entre la mère et l'enfant , et qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius , et par d'autres écrivains aussi dignes de foi (il n'y en a point qui le soient plus), nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions ; et que les mêmes traces, on Envies de la mère, peuvent s'imprimer sur le fœtus, sans que cela puisse se comprendre, quoi qu'en disent Blondel et tous ses adhérents. Ainsi nous faisons réparation d'honneur au P. Malebranche, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des auteurs qui n'ont point observé d'assez près la Nature, et ont voulu l'assujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, le Voltaire des Anglais. Les efforts, les nerfs de son génie sont peints sur sa physionomie ; Elle est toute en convulsion ; ses yeux sortent de l'orbite, ses sourcils s'élèvent avec les muscles du front. Pourquoi ? C'est que l'origine des nerfs est en travail, et que tout le corps doit se ressentir d'une espèce d'accouchement aussi laborieux. S'il n'y avait une corde interne qui tirât ainsi celles du dehors, d'où viendraient tous ces phénomènes ? Admettre une âme, pour les expliquer, c'est être réduit à l'opération du Saint-Esprit.

En effet si ce qui pense en mon cerveau, n'est pas une partie de ce viscère, et conséquemment de tout le corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un ouvrage, ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il ? Pourquoi la fièvre de mon esprit passe-t-elle dans mes veines ? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poètes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la vérité, ou de la vertu, transportent ! Par leur enthousiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets : par cette harmonie, que Borelli, qu'un seul anatomiste a mieux connue que tous les leibniziens, vous connaîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin si la tension des nerfs qui fait la douleur, cause la fièvre, par laquelle l'esprit est troublé, et n'a plus de volonté ; et

que réciproquement l'esprit trop exercé trouble le corps, et allume ce feu de consommation qui a enlevé Bayle dans un âge si peu avancé ; si telle titillation me fait vouloir, me force de désirer ardemment ce dont je ne me souciais nullement le moment d'auparavant ; si à leur tour certaines traces du cerveau excitent le même prurit et les mêmes désirs, pourquoi faire double, qui n'est évidemment qu'un ? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain, puisqu'un torrent de sang et d'esprits vient l'y forcer ; la volonté ayant pour ministres une légion invisible de fluides plus vifs que l'éclair, et toujours prêts à la servir ! Mais comme c'est par les nerfs que son pouvoir s'exerce, c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuisé, les plus violents désirs lui rendront-ils sa vigueur perdue ? Hélas ! non ; et elle en sera la première punie, parce que, posées certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la paralysie etc, revient ici.

La jaunisse vous surprend ! Ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde ! Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'oeil ; faites couler la bile par son tamis naturel ; alors l'âme ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant la cataracte, ou en injectant le canal d'Eustache, on rend la vue aux aveugles, et l'ouïe aux sourds ? Combien de gens qui n'étaient peut-être que d'habiles charlatans dans des siècles ignorants, on passé pour faire de grands miracles ! La belle âme et la puissante volonté qui ne peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, et dont les goûts changent avec l'âge et la fièvre ! Faut-il donc s'étonner si les philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps, pour conserver celle de l'âme ? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la diète, que Platon a défendu le vin ? Le régime qui convient au corps, est toujours celui par lequel les médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'esprit, de l'élever à la connaissance de la vérité et de la vertu, vains sons dans le désordre des maladies et le tumulte des sens ! Sans les préceptes de l'hygiène, Epictète, Socrate, Platon, etc., prêchent en vain : toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage ; c'est la source de toutes les vertus, comme l'intempérance est celle de tous les vices.

En faut-il davantage, (et pourquoi irais-je me perdre dans l'histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l' *normôn* d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'est qu'un animal, ou un assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la Nature a commencé ? Si ces ressorts diffèrent entre eux, ce n'est donc que par leur siège, et par quelques degrés de force, et jamais par leur nature ; et par conséquent l'âme n'est qu'un principe de mouvement, ou une partie matérielle sensible du cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la machine, qui a une influence visible sur tous les autres, et même paraît avoir été fait le premier ; en sorte que tous les autres n'en seraient qu'une émanation, comme on le verra par quelques observations que je rapporterai, et qui ont été faites sur divers embryons.

Cette oscillation naturelle, ou propre à notre machine, et dont est douée chaque fibre, et, pour ainsi dire, chaque élément fibreux, semblable à celle d'une pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler, à mesure qu'elle se perd ; lui donner des forces, quand elle languit ; l'affaiblir, lorsqu'elle est opprimée par un excès de force et de vigueur. C'est en cela seul que la vraie médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la Nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fièvre, que les chimistes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les muscles et le coeur, comme s'ils y étaient envoyés par ordre de la volonté.

Ce sont donc les causes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainsi durant 100 ans le mouvement perpétuel des solides et des fluides, aussi nécessaire aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, et vice versa ? Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers serait bientôt anéantie, sans le secours des seconds. Ce sont les liqueurs qui par leur choc éveillent et conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De là vient qu'après la mort, le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore, suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties animales peut bien se conserver et s'augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque membre, ou viscère, comme on l'a vu !

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les savants, et que Stahl surtout l'a fort dédaignée. Ce grand chimiste a voulu nous persuader que l'âme était la seule cause de tous nos mouvements. Mais c'est parler en fanatique, et non en philosophe.

Pour détruire l'hypothèse stahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse ! Quelle agilité dans les doigts ! Les mouvements sont si prompts, qu'il ne paraît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les stahlens de me dire, eux qui connaissent si bien tout ce que peut notre âme, comment il serait possible qu'elle exécutât si vite tant de mouvements, des mouvements qui se passent si loin d'elle, et en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourrait faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connaîtrait pas, et auxquels il ne pourrait seulement pas appliquer le doigt.

Mais disons avec M. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Stahl n'aurait-il pas été encore plus favorisé de la Nature en qualité d'homme, qu'en qualité de chimiste et de praticien ? Il fallait (l'heureux mortel !) qu'il eût reçu une autre âme que le reste des hommes ; une âme souveraine, qui non contente d'avoir quelque empire sur les muscles volontaires, tenait sans peine les rênes de tous les mouvements du corps, pouvait les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré ! Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étaient en quelque sorte les battements du coeur et les lois de la circulation, point de fièvre sans doute ; point de douleur ; point de langueur ; ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme. L'âme veut, et les ressorts jouent, se dressent, ou se débloquent. Comment ceux de la machine de Stahl se sont-ils si tôt détraqués ? Qui a chez soi un si grand médecin, devrait être immortel.

Stahl au reste n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas employé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du coeur, l'érection du pénis etc., Il n'y a qu'à lire les Institutions de médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux et séduisants systèmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans le coeur, ce grand homme a

été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

Willis et Perrault, esprits d'une plus faible trempe, mais observateurs assidus de la Nature, (que le fameux professeur de Leyde n'a guère connue que par autrui, et n'a eue, presque que de la seconde main,) paraissent avoir mieux aimé supposer une âme généralement répandue par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypothèse qui fut celle de Virgile, et de tous les épicuriens, hypothèse que l'histoire du polype semblerait favoriser à la première vue, les mouvements qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérents, viennent d'un reste d'âme, que conservent encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang et les esprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables philosophiques, ne se sont trompés que sur le modèle de ceux qui ont donné à la matière la faculté de penser, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obscurs, et qui ne signifient rien. En effet, qu'est-ce que ce reste d'âme, si ce n'est la force motrice des leibniziens, mal rendue par une telle expression, et que cependant Perrault surtout a véritablement entrevue. Voir son *Traité de la mécanique des animaux*.

A présent qu'il est clairement démontré contre les cartésiens, les stahliens, les malebranchistes, et les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière se meut par elle-même, non seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un coeur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite ; la curiosité de l'homme voudrait savoir comment un corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de vie, se trouve en conséquence orné de la faculté de sentir, et enfin par celle-ci de la pensée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains philosophes ! Et quel galimatias j'ai eu la patience de lire à ce sujet !

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit, dans une ou plusieurs fibres, il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les systèmes. Il est donc constant que le mouvement et le sentiment l'excitent tour à tour, et dans les corps entiers, et dans les mêmes corps, dont la structure est détruite, pour ne rien dire de certaines plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment et du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellents philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir ; et que l'âme raisonnable, n'est que l'âme sensitive appliquée à contempler les idées et à raisonner ! Ce qui serait prouvé par cela seul que, lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepsie etc., Car ceux qui ont avancé que l'âme n'avait pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvînt pas des idées qu'elle avait eues, ont soutenu une chose ridicule.

Pour ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le temps à en rechercher le mécanisme. La nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matière. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de ressusciter avec l'auteur de l'*Histoire de l'âme* l'ancienne et inintelligible doctrine des formes substantielles ! Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la matière, d'inerte et simple, devient active et composée d'organes, que de ne pouvoir regarder le soleil sans verre rouge. Et je suis d'aussi bonne composition sur les autres merveilles incompréhensibles de la Nature, sur la production du sentiment et de la pensée dans un



être qui ne paraissait autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde seulement que la matière organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différencie de celle qui ne l'est pas (eh ! peut-on rien refuser à l'observation la plus incontestable ?) et que tout dépend dans les animaux de la diversité de cette organisation, comme je l'ai assez prouvé ; c'en est assez pour deviner l'énigme des substances et celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'univers, et que l'homme est la plus parfaite. Il est au singe, aux animaux les plus spirituels, ce que la pendule planétaire de Huyghens est à une montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'instruments, plus de rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvements des planètes que pour marquer les heures ou les répéter ; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son Flûteur, que pour son Canard, il eût dû en employer encore davantage pour faire un Parleur ; machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il était donc de même nécessaire que la Nature employât plus d'art et d'appareil pour faire et entretenir une machine, qui pendant un siècle entier pût marquer tous les battements du coeur et de l'esprit ; car si on n'en voit pas au pouls les heures, c'est du moins le baromètre de la chaleur et de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'âme. Je ne me trompe point ; le corps humain est une horloge, mais immense, et construite avec tant d'artifice et d'habileté, que si la roue qui sert à marquer les secondes, vient à s'arrêter ; celle des minutes tourne et va toujours son train ; comme la roue des quarts continue de se mouvoir, et ainsi des autres, quand les premières, rouillées, ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est-ce pas ainsi que l'obstruction de quelques vaisseaux ne suffit pas pour détruire, ou suspendre le fort des mouvements, qui est dans le coeur, comme dans la pièce ouvrière de la machine ; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vite, emportés comme par un nouveau courant, que la force du coeur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux ! Lorsque le nerf optique seul comprimé ne laisse plus passer l'image des objets, n'est-ce pas ainsi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'usage de l'ouïe, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la portion molle sont interdites, ne suppose celle de l'autre ? N'est-ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'attaque du mal,) et que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête ? Phénomènes qui ne surprennent point les médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la nature de l'homme : et pour le dire en passant, de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la physique, ou la mécanique du corps humain, et qui laissant l'âme, et toutes les inquiétudes que cette chimère donne aux sots et aux ignorants, n'est occupé sérieusement que du pur naturalisme.

Laissons donc le prétendu M. Charp se moquer des philosophes qui ont regardé les animaux comme des machines. Que je pense différemment ! Je crois que Descartes serait un homme respectable à tous égards, si, né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience et de l'observation et le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une authentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philosophes, mauvais plaisants et mauvais singes de Locke, qui, au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feraient mieux de sentir que sans lui le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, serait peut-être encore en friche.

Il est vrai que ce célèbre philosophe s'est beaucoup trompé, et personne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la nature animale ; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étaient de

pures machines. Or après une découverte de cette importance, et qui suppose autant de sagacité, le moyen sans ingratitude, de ne pas faire grâce à toutes ses erreurs !

Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoi qu'il chante sur la distinction des deux substances, il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de style, pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, et qu'eux seuls ne voient pas. Car c'est elle, c'est cette forte analogie qui force tous les savants et les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers et vains, plus distingués par leur orgueil que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne sont au fond que des animaux et des machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux instinct, dont l'éducation fait de l'esprit, et qui a toujours son siège dans le cerveau, et, à son défaut, comme lorsqu'il manque ou est ossifié, dans la moelle allongée, et jamais dans le cervelet ; car je l'ai vu considérablement blessé ; d'autres l'ont trouvé squirreux, sans que l'âme cessât de faire ses fonctions.

Etre machine, sentir, penser savoir distinguer le bien du mal comme le bleu du jaune, en un mot, être né avec de l'intelligence et un instinct sûr de morale, et n'être qu'un animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires, qu'être un singe ou un perroquet et savoir se donner du plaisir. Car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné a priori qu'une goutte de la liqueur qui se lance dans l'accouplement fit ressentir des plaisirs divins, et qu'il en naîtrait une petite créature, qui pourrait un jour, posées certaines lois, jouir des mêmes délices ? Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, etc.,

Voulez-vous de nouvelles observations ? En voici qui sont sans réplique et qui prouvent toutes que l'homme ressemble parfaitement aux animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'homme dans son principe n'est qu'un ver qui devient homme, comme la chenille, papillon. Les plus graves auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hartsoeker, dans la semence de l'homme, et non dans celle de la femme ; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer et de s'implanter dans l'oeuf que fournit la femme, et qui lui donne sa première nourriture. Cet oeuf, quelquefois surpris dans les trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne diffère point des oeufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (l'amnios) ne se durcit jamais et se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation et prêt d'éclore (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme, morte un moment avant l'accouchement) avec d'autres petits embryons très proches de leur origine : car alors c'est toujours l'oeuf dans sa coque, et l'animal dans l'oeuf qui, gêné dans ses mouvements, cherche machinalement à voir le jour ; et pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le poulet, l'oiseau, etc., de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part ; c'est que l'amnios n'en est pas plus mince pour s'être prodigieusement étendu ; semblable en cela à la matrice, dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplétion et du déploiement de tous ses coudes vasculaires.

Voyons l'homme dans et hors de sa coque ; examinons avec un microscope les plus jeunes embryons de 4, de 6, de 8 ou de 15 jours ; après ce temps les yeux suffisent. Que voit-on ? La tête seule ; un petit oeuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce temps, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du sentiment, et le coeur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le punctum saliens de Malpighi , qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu à peu on voit la tête allonger le col, qui en se dilatant forme d'abord le thorax, où le coeur a déjà descendu, pour s'y fixer ; après quoi vient le bas ventre, qu'une cloison (le diaphragme) sépare.

Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doigts, les ongles, et les poils ; l'autre les cuisses, les jambes, les pieds etc., avec la seule différence de situation qu'on leur connaît, qui fait l'appui et le balancier du corps. C'est une végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes ; là ce sont des feuilles et des fleurs. Partout brille le même luxe de la Nature ; et enfin l'esprit recteur des plantes est placé où nous avons notre âme, cette autre quintessence de l'homme.

Telle est l'uniformité de la Nature qu'on commence à sentir, et l'analogie du règne animal et végétal, de l'homme à la plante. Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'est-à-dire qui, en végétant, ou se battent comme les polypes, ou font d'autres fonctions propres aux animaux ?

Voilà à peu près tout ce qu'on sait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble et pour occuper telle ou telle place, se réunissent toutes suivant leur Nature ; et qu'ainsi se forment les yeux, le coeur, l'estomac, et enfin tout le corps, comme de grands hommes l'ont écrit, cela est possible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces subtilités, je ne supposerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes sens, comme un mystère impénétrable. Il est si rare que les deux semences se rencontrent dans le congrès, que je serais tenté de croire que la semence de la femme est inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomènes, sans ce commode rapport de parties, qui rend si bien raison des ressemblances des enfants, tantôt au père et tantôt à la mère ? D'un autre côté, l'embarras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait ? Il me paraît que c'est le mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties serait donc fait de toute éternité dans le germe ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci est fort au-dessus de la portée des plus excellents observateurs. Comme ils n'y peuvent rien saisir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation et du développement des corps, qu'une taupe du chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous sommes de vraies taupes dans le champ de la Nature ; nous n'y faisons guère que le trajet de cet animal ; et c'est notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une montre qui dirait (un fabuliste en ferait un personnage de conséquence dans un ouvrage frivole) : « Quoi ! c'est ce sot ouvrier qui m'a faite, moi qui divise le temps ! moi qui marque si exactement le cours du soleil ; moi qui répète à haute voix les heures que j'indique ! Non, cela ne se peut pas. » Nous dédaignons de même, ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les

règles, comme parlent les chimistes. Nous imaginons, ou plutôt supposons, une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, et qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil qu'aux yeux grossiers qui la méconnaissent dans ses plus brillants ouvrages ; et la Nature n'est point une ouvrière bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité et de plaisir, qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également et dans la production du plus vil insecte, et dans celle de l'homme le plus superbe ; le règne animal ne lui coûte pas plus que le végétal, ni le plus beau génie qu'un épi de blé. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux et de nos recherches, et n'imaginons rien au delà. Suivons le singe, le castor, l'éléphant, etc., dans leurs opérations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces animaux ? et si vous leur accordez une âme, fanatiques, vous êtes perdus ; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité ; qui ne voit que c'est une assertion gratuite ? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, dont elle doit subir le même sort, quel qu'il soit ; et qu'ainsi c'est tomber dans Scylla, pour vouloir éviter Charybde ?

Brisez la chaîne de vos préjugés ; armez-vous du flambeau de l'expérience et vous ferez à la Nature l'honneur qu'elle mérite ; au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissés. Ouvrez les yeux seulement, et laissez là ce que vous ne pouvez comprendre ; et vous verrez que ce laboureur dont l'esprit et les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes et de Newton : vous serez persuadé que l'imbécile ou le stupide sont des bêtes à figure humaine, comme le singe plein d'esprit est un petit homme sous une autre forme ; et qu'enfin, tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'astronomie, peut prédire une éclipse comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque temps du génie et de bons yeux à l'école d'Hippocrate et au lit des malades. C'est par cette file d'observations et de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute machine, ou tout animal, périt tout à fait ou prend une autre forme après la mort ; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une machine immortelle est une chimère, ou un être de raison, c'est faire un raisonnement aussi absurde que celui que feraient des chenilles qui, voyant les dépouilles de leurs semblables, déploieraient amèrement le sort de leur espèce qui leur semblerait s'anéantir. L'âme de ces insectes (car chaque animal a la sienne) est trop bornée pour comprendre les métamorphoses de la Nature. Jamais un seul des plus rusés d'entre eux n'eût imaginé qu'il dût devenir papillon. Il en est de même de nous. Que savons-nous plus de notre destinée que de notre origine ? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi sera sage, juste, tranquille sur son sort, et par conséquent heureux. Il attendra la mort sans la craindre, ni la désirer, et chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices ; plein de respect pour la Nature ; plein de reconnaissance, d'attachement, et de tendresse, à proportion du sentiment et des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la sentir, et d'être au charmant spectacle de l'Univers, il ne la détruira certainement jamais dans soi, ni dans les autres. Que dis-je ! plein d'humanité, il en aimera le caractère jusque dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux sans les haïr ; ce ne seront à ses yeux que des hommes contrefaits. Mais en faisant grâce aux défauts de la conformation de l'esprit et du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés et leurs vertus. Ceux

que la Nature aura favorisés, lui paraîtront mériter plus d'égards que ceux qu'elle aura traités en marâtre. C'est ainsi qu'on a vu que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche et le coeur du matérialiste des hommages que tout autre leur refuse injustement. Enfin le matérialiste convaincu, quoi que murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une machine ou qu'un animal, ne maltraitera point ses semblables ; trop instruit sur la nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionnée au degré d'analogie prouvée ci-devant ; et ne voulant pas en un mot, suivant la Loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît.

Concluons donc hardiment que l'Homme est une Machine ; et qu'il n'y a dans tout l'Univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une hypothèse élevée à force de demandes et de suppositions : ce n'est point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raison seule ; j'eusse dédaigné un guide que je crois si peu sûr, si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre, en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raison ; c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

Mais on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus rigoureux et le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'observations physiques qu'aucun savant ne contestera ; et c'est encore eux seuls que je reconnais pour juges des conséquences que j'en tire ; récusant ici tout homme à préjugés, et qui n'est ni anatomiste, ni au fait de la seule philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourraient contre un chêne aussi ferme et solide, ces faibles roseaux de la théologie, de la métaphysique et des Ecoles ; armes puérides, semblables aux fleurets de nos salles, qui peuvent bien donner le plaisir de l'escrime, mais jamais entamer son adversaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuses et triviales, de ces raisonnements rebattus et pitoyables, qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux substances qui se touchent et se remuent sans cesse l'une et l'autre, tant qu'il restera l'ombre du préjugé, ou de la superstition sur la terre ? Voilà mon système, ou plutôt la vérité, si je ne me trompe fort. Elle est courte et simple. Dispute à présent qui voudra !